

KARI FREDRIKKE BRÆNNE

L'OMBRE MAUDITE

r o m a n

TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR HÉLÈNE HERVIEU

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Under de dype skyggene av løvtunge trær*

Éditeur original : H. Aschehoug, Oslo

© original : 2010, H. Aschehoug & Co. (W. Nygaard), Oslo

ISBN original : 978-82-03-19803-3

ISBN 978-2-02-110475-2

© Janvier 2013, Éditions du Seuil, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À ceux qui ne sont plus

Tu te souviens ? On était si bien. Tout était si bien. Toi et moi – sur le sentier. Sous les arbres. Moi devant, toi derrière. La lumière quand on sortait de la forêt, le soleil sur la bruyère. Ouvrir la porte, entrer. Voir que tout était en ordre, que tout était à sa place. Que personne n'était venu en notre absence.

Rester assis sur le perron. Le nôtre. Une bière dans le sac à dos, encore fraîche. Préparer un repas dans notre petit coin cuisine. Comme quand on joue à la dînette. Tu te souviens comme c'était bien ? Se recroqueviller sur le banc, se blottir l'un contre l'autre pour se tenir chaud. Une légère odeur de moisi. Mais surtout de pin. De mousse et de bruyère. De tourbe. Ah, l'odeur de la terre... Les moustiques qui viendraient bourdonner dans nos oreilles. Tu te lèverais pour essayer de les écraser. Ça me ferait rire, mais tout bas. Et le lendemain matin, je me réveillerais avec une piqûre sur la joue et une autre sur le bras. Je me rappelle encore comme ça démangeait. Une petite boursoufflure rouge sur la peau claire de mon avant-bras – cette peau alors diaphane, nacrée que tu aimais tant, tu te souviens ? Tu me couvrais de baisers, me serrais fort. Si fort. Et puis tout s'est arrêté net. Si tu me voyais aujourd'hui...

C'est le matin que c'était le plus beau. Le brouillard au-dessus

des marais, à l'aube. La buée sur les vitres. L'humidité à l'intérieur, la fraîcheur à l'extérieur. Le soleil qui ruisselait. L'étendue du ciel. Si bleu, si clair. Se réveiller dans le calme de la forêt. Tu te souviens des rais de lumière entre les arbres ? De la petite rivière avec l'eau de source ? Nous n'avions pas besoin de puits. Nous n'en avons pas besoin, mais tu as tenu à en creuser un. Profond. Il n'y a jamais eu vraiment d'eau dedans. Rien que de la boue. Une eau stagnante, sombre.

Tu te souviens de la vipère qu'on a croisée sur le sentier et qui paressait au soleil ? Tu voulais la tuer, tu craignais qu'elle ne me morde, tu t'en souviens ? Tu voulais la tuer avec la hache, la couper en deux. Je t'ai empêché de le faire. Elle est belle, ai-je dit. Regarde comme elle est belle.

Sentir soudain la fatigue dans ses jambes, le sentier escarpé, tout le chemin parcouru. Le casse-croûte en fin de matinée, une fois arrivés au sommet, le thermos de café. La soirée qui se prolongeait à l'infini. Le soleil que nous pouvions suivre jusqu'au bout, de là-haut. Retenir ce moment baigné d'or avant qu'il disparaisse. Faire l'amour devant ce paysage, ce soleil couchant. Te souviens-tu qu'ensuite tu as enlevé les aiguilles de pin accrochées à mes cheveux ? Et que tu m'as encore embrassée, sur la bouche ? Te souviens-tu que j'avais une bouche ? Il ne fallait pas trop traîner sinon on ne voyait plus le sentier. Impossible d'attendre la fin du spectacle. L'obscurité était totale. Il n'y avait pas de chemin de retour. Si on s'égarait, c'était pour toujours. Si on s'égarait, tout était terminé.

Pourquoi suis-je si seule ? Pourquoi n'arrivé-je pas à dormir ? Pourquoi n'ai-je rien d'autre à faire qu'attendre ? Attendre, chercher, soupirer. Tu crois que je vais devoir attendre plus de cent ans ?

Le mal de tête cogne aux tempes grises de Wilhelm, mais il résiste à la tentation de les masser avec les doigts. Il laisse ses deux mains sur le volant et se concentre sur la route qui serpente à travers les beaux quartiers de Pittsburgh, avant d'arriver au jardin à Squirrel Hill pour sa nouvelle mission. Il coupe le moteur de sa camionnette, met le frein à main.

De l'autre côté de la rue s'étend le Hillside Cemetery. Il sait qu'il est là, avec toutes ses pierres tombales et ses noms gravés. Sa tête est de nouveau prise dans un étau, il ferme les yeux un instant avant d'ouvrir la portière et de descendre.

– *Come on, boy*, dit-il au chien.

Jack remue la queue, tout content à l'idée de prendre l'air, saute à bas du véhicule et suit son maître.

Ils se heurtent à un mur de chaleur. Le passage entre l'air conditionné de la voiture et la chaleur torride à l'extérieur est un véritable choc. Malgré toutes les années passées ici, il ne s'y est toujours pas habitué. Le propriétaire du jardin, Mr Hamilton, sort sur le perron de la grande villa, il lui tend la main et le salue.

– *Nice to meet you*, dit-il.

Wilhelm hoche la tête, le chien tire sur sa laisse pour aller vers le propriétaire. Hamilton le laisse renifler sa main, avant de le caresser.

- Un chien de Rhodésie ?
- Non, juste un bâtard.
- *Nice dog.*
- Je vais bientôt m'en débarrasser.
- Ah bon ? Et pourquoi ?
- Pourquoi ?

Le propriétaire du jardin le regarde un instant avant de secouer lentement la tête, puis il se dirige vers la pelouse et la montre du doigt.

– Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? demande-t-il. Est-ce qu'on peut arriver à faire pousser du beau gazon ici ?

Wilhelm jette un regard alentour. Oui, il y a, sans aucun doute, de quoi faire. Des parcelles jaunes et sèches apparaissent ici et là, au milieu de touffes dures de chiendent.

– *No problem.* Mais nous serons obligés de retourner entièrement la terre et de remettre une nouvelle pelouse, on ne peut pas faire autrement.

– Ça va de soi. Qu'est-ce que vous diriez d'un magnolia à l'entrée ? Ma femme aime bien ce genre d'arbustes.

– *Magnolia is fine,* répond Wilhelm, en attachant la laisse à un poteau de la clôture.

Le chien pousse un gémissement presque inaudible, avant de se rouler en boule sur le sol.

Le propriétaire entraîne Wilhelm sur une allée pavée pour gagner le jardin à l'arrière. Comme souvent, c'est caché par la haute clôture, à l'abri des regards des voisins, que se trouvent les véritables défis. Wilhelm a déjà vu de gigantesques tas de déchets, où s'entassaient pêle-mêle des réfrigérateurs hors d'usage, des canapés abandonnés et des épaves de voitures. Mais il suffit d'emporter tout ça en camion et de le jeter à la décharge. Le problème, c'est surtout les plantes qui ont poussé librement pendant des décennies, avec des étés où l'air vibrait de chaleur et

d'humidité. Un entrelacs inextricable de nouvelles pousses et de racines qui ont épuisé le sol. Il faut attendre que la maison change de propriétaire pour découvrir l'ampleur des dégâts.

– Qu'est-ce que vous en pensez ? demande Hamilton.

Wilhelm soupire. Il a rarement vu pire. Tout un coin est envahi de lierre toxique. De longues boutures ont grimpé sur le tronc d'un grand hêtre avant de retomber en guirlandes serrées le long de la palissade et de menacer bientôt le portail. Un sale boulot qui exige un soin extrême, des vêtements de travail pour se protéger – juste bons à mettre à la poubelle après – et du désherbant en masse. Bref, la routine. Le pire, ce sont les autres végétaux dont le précédent propriétaire a truffé son jardin. Assez de courgettes pour nourrir toute une armée. Des bambous plantés un jour et visiblement oubliés se sont mis à pousser de manière incontrôlée. Une jungle asiatique assez impénétrable a envahi plus de la moitié du jardin à l'arrière.

– *You can see it from space*, précise le propriétaire. *You can see that bamboo from fucking Google Earth. Pardon my language.*

– *Oh yeah ?* réplique Wilhelm en levant les yeux vers le ciel.

Personne là-haut, naturellement. Pourtant il a comme un frisson dans le dos, c'est absurde.

– Vous arriverez à m'en débarrasser, vous croyez ?

– *What ?*

– Des bambous, dit Hamilton, qui a du mal à cacher son agacement.

– *Of course. No problem at all.*

Wilhelm saisit un des troncs épais de bambous. Rien à voir avec du bois normal, c'est dur comme de la pierre. Sans compter qu'ils sont tous serrés les uns contre les autres, avec des racines qui s'enfoncent dans la terre, Dieu sait à quelle profondeur...

– Un endroit adapté aux enfants, déclare Hamilton, ayez ça en tête quand vous travaillerez ici. Ce jardin à l'arrière doit devenir un espace de jeux, où on peut les lâcher sans crainte. On en aura bientôt un autre, vous comprenez.

– *Kid proof.*

– Exactement. Toutes les plantes doivent être soit comestibles, soit inoffensives pour les enfants. Mais, au-delà de ça, ma femme et moi, on veut être sûrs qu'on n'aura pas à s'inquiéter de ce qu'il pourrait leur arriver. Les gosses, qui sait ce qui peut leur passer par la tête ! Il ne faudrait pas qu'ils se perdent ou restent coincés dans des broussailles – et que ça fasse un drame.

Wilhelm se laisse tomber sur une chaise de jardin.

– Vous ne vous sentez pas bien ? demande Hamilton.

– *Certainly not*, répond-il en se relevant, après avoir essuyé la sueur de son front.

Une fois le propriétaire parti dans sa voiture, Wilhelm détache enfin le chien. Jack bondit de joie sur son maître. Wilhelm le gratte derrière l'oreille, le bâtard vient se frotter contre sa main et le regarde, éperdu de confiance, de ses yeux noisette, d'un air suppliant.

– Je ne peux pas continuer comme ça, tu sais. À quoi bon ?

Il retourne vers sa camionnette verte où est marqué *Greenwood Landscaping Inc.* Le chien le suit gaiement en sautillant. Wilhelm ouvre le hayon et examine ses outils : lequel serait le plus efficace contre les bambous ? Le grand sécateur dont il se sert pour tailler les haies ? Ou sera-t-il obligé d'utiliser la scie électrique ? Auquel cas, des troncs de bambous vont sans doute se fendre et des éclisses vont sauter dans tous les sens, songe-t-il. Et après, ça va être un sacré boulot pour déterrer toutes les racines.

Il emporte les outils vers la maison, quand il remarque soudain qu'il y a encore quelqu'un à l'intérieur. À travers les volets à moitié fermés, il aperçoit une tête de femme devant un écran de télévision allumé. De longs cheveux blonds, presque un profil de jeune fille. Il s'approche de la fenêtre, la regarde entre deux fentes des volets. Elle est belle, elle a la bouche rose, les yeux clairs et de longs cils, le cou gracieux et blanc. Si blanc. Il ressent une sorte de pointe. Qui part de son cœur et s'enfonce en lui jusqu'au diaphragme.

Son portable sonne. Wilhelm sursaute, comme pris en flagrant délit. Et il répond machinalement.

– *Hello*, dit-il.

– Allô ? Wilhelm ?

– Qui c'est ? demande-t-il, la bouche et la gorge sèches.

– C'est moi, répond-elle.

La voix est si ténue qu'elle semble venir d'une morte plutôt que d'un être vivant. Et il la voit. Il voit *cette femme*.

– T'entends pas ? C'est moi, Wilhelm. Ta mère.

– Oh, finit-il par dire. Mais si, bien sûr. Maintenant j'entends que c'est toi.

– Ça fait longtemps, crisse la voix. Tellement longtemps. Tu ne comptes pas rentrer ? Vous n'allez jamais rentrer ?

Elle reprend son souffle, attend une réponse, avant de poursuivre :

– Comment vous allez ?

– Ça va, ment-il comme d'habitude. Ça va bien.

– Robin aussi ?

Sa voix cherche à ruser, c'est assez ignoble. Qu'est-ce qu'elle veut ? Pourquoi vient-elle le tourmenter ?

– Robin aussi, répond-il d'un ton las.

– Tu me prends pour une idiote, hein ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ? réplique-t-il, en colère.

– Robin n'est pas là.

Il essaie de se retenir, de faire retomber la pression.

– Quoi ? dit-il en gardant le plus possible son calme.

– Il n'est pas chez toi, Wilhelm.

– Bien sûr que si.

– Non, parce que je l'ai vu. Ici, en Norvège.

– Ah bon, tu l'as vu ? rétorque-t-il en étouffant un petit rire.

Il s'est assis sur les marches devant la maison d'où il a une vue sur le cimetière. Certaines tombes ont des photos pâlies des défunts, derrière des verres embués. Il ne peut naturellement pas le

voir d'ici, mais il le sait. Il a souvent traversé le cimetière et les a vues, ces photos des morts, prises en des temps bien meilleurs. Prises des années avant leur décès. Retrouvées après et fixées sur les pierres tombales. Drôle de coutume.

– T'aurais quand même pu me prévenir qu'il était ici, continue-t-elle avec insistance.

– Où l'as-tu vu ?

– Je ne l'ai pas encore rencontré. Enfin, pas comme il faut.

– Pas comme il faut ? Comment ça ? s'écrie Wilhelm, qui s'empporte malgré lui.

– C'est pas la peine de crier. Je *vais* le rencontrer. Mais d'abord, je vais lui écrire. Je le ferai même s'il ne me répondra pas. Mais qui sait, peut-être qu'il me répondra, cette fois-ci, maintenant qu'il est ici.

Wilhelm revoit les lettres qui, à intervalles réguliers, surgissent dans sa boîte. Avec des timbres norvégiens, et l'écriture de plus en plus tremblée de sa mère avec son nom à lui. Ou, plutôt, le nom de son fils. Des lettres qu'il s'empresse de froisser, de déchirer, de mettre à la poubelle. D'oublier. Il regarde ses doigts, ses ongles sales. Il a toujours de la terre sous ses ongles. Il a beau les nettoyer, les couper court, ils finissent par être noirs en un clin d'œil. Toujours.

– C'est pas la grande forme en ce moment, poursuit-elle. J'ai des vertiges et je crains de ne pas vivre très...

– Arrête de dire des bêtises.

– Je suis vieille, Wilhelm. Tu sais quel âge j'ai ? Il faut que je mette un peu d'ordre dans certaines choses. La maison. Les objets. L'endroit.

– Quel endroit ?

– L'endroit dans la forêt. Le chalet. Ne me dis pas que tu ne t'en souviens pas...

– Il n'existe plus, se hâte-t-il de dire. Il a brûlé.

– Brûlé, non ! Tu te rappelles l'oncle Nils ? Nous avons repris contact quelques années avant sa mort. Il s'était baladé en forêt, l'automne de l'année dernière, je crois. Je ne comprends pas pourquoi il est allé si loin, vu son âge. En tout cas, c'est comme ça qu'il est tombé dessus. Tu te rends compte, le chalet est toujours là !

– C'est impossible, dit Wilhelm. Personne ne savait où il se trouvait.

Il a la gorge sèche.

– Le chalet a brûlé, répète-t-il en brochant sur son vieux mensonge. Je t'ai même raconté à quelle vitesse le feu l'a ravagé. Et que je n'ai... que *nous* n'avons pas réussi à l'éteindre avant qu'il atteigne la forêt. C'est parti de la cheminée.

– Bon, si tu le dis. Ça m'a aussi un peu étonnée quand Nils m'a raconté qu'il l'avait vu. Il a dû confondre.

Wilhelm ferme très fort les yeux. Il presse un pouce contre sa tempe qui martèle.

– Wilhelm, t'es toujours là ?

– Je suis là.

– Je veux que tu rentres.

– Tiens donc.

– J'ai un truc à te raconter.

– Quoi donc ?

– Il s'est passé quelque chose là-bas, il y a très longtemps.

– Où ça ?

– Dans la forêt.

La sueur ruisselle sur son front.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-il, calme, très calme.

– Ce n'est pas la peine de t'énerver. Je ne peux pas t'en dire plus au téléphone. J'ai pas le courage. Il faut que tu viennes, Wilhelm. Alors tu entendras toute l'histoire, avant que je m'en aille. Ton... votre histoire.

- Quelle histoire ?!
- Vous l’entendrez. Tous les deux.
- Tous les deux ? Mais de qui tu parles, bon sang ?
- De Robin.
- Je te répète qu’il n’est pas en Norvège !

Il revoit son petit garçon, le visage déformé par les larmes. Non. Impossible. Effacé, rayé de la carte. Plus jamais ça.

– Ne crie pas, je te dis ! Tu ne pourrais pas venir pour... mon anniversaire ?

- Ton anniversaire ?
- Je vais avoir quatre-vingt-cinq ans le 27 septembre.
- C’est seulement dans quelques jours.
- On pourrait prendre le temps de discuter ensemble. Il y a tant de choses que j’aurais aimé te dire. À propos de cet endroit, mais pas seulement...

Il fait un gros effort pour réfléchir. Qu’est-ce qu’elle cherche ? Elle détestait cet endroit. Personne n’y allait et ça restait en l’état. Et maintenant il a la preuve que non. Quelqu’un peut venir, quelqu’un peut voir. Qu’est-ce qu’elle sait ? L’oncle Nils aurait-il trouvé quelque chose ? Est-ce qu’il en aurait parlé à d’autres personnes ?

- Je viendrai, annonce-t-il.
- Qu’est-ce que tu as dit ?
- Je viendrai.
- Tu vas rentrer ?
- C’est ce que je te dis.
- Oh, Wilhelm !

Elle a l’air si contente. Une joie étrange. Après avoir raccroché, il reste assis un bon moment, le portable dans la main.

Elle respire profondément et se cale dans le canapé, avant de parcourir des yeux la pièce. Le papier peint rose avec son motif à fleurs, la commode sombre aux pieds torsadés, la vieille horloge dans sa caisse en acajou, les figurines en cristal dans la vitrine, les fleurs séchées sous verre, les tableaux, la table avec les quatre chaises. Dire qu'il va revenir et s'asseoir à cette table et lui tenir compagnie, elle qui n'a pas eu d'invités depuis des années. À part Aslaug, évidemment. Mais ça ne compte pas.

Evelyn hoche la tête, les yeux tournés vers sa perruche verte et jaune.

– Tu te rends compte, Polly ? Il va rentrer. J'ose à peine y croire.

Polly la regarde, fait de rapides mouvements de tête. Evelyn se lève du canapé, se dirige vers la cage, tâtonne et sort de ses doigts tremblants la coupelle de nourriture, ouvre le sachet de graines. Certaines tombent par terre, mais ça ne fait rien. Il y en a déjà plein sur le sol.

Elle replace la coupelle dans la cage, détache la petite bouteille d'eau.

– Et pour mon anniversaire, en plus !

Elle pousse un léger soupir, va dans la cuisine, remplit d'eau la bouteille, jette un coup d'œil à travers les rideaux sur le portail et

la rue, pour guetter Aslaug qui vient souvent vers cette heure-là. Elle reste un bon moment près de la fenêtre, mais personne ne remonte la rue. Pas de grosse Aslaug essoufflée, poussant son déambulateur devant elle. De retour au salon, elle accroche la bouteille à la cage.

– Ah, elle va voir maintenant ! Elle qui croit que je n'ai personne d'autre qu'elle.

Polly, en oiseau intelligent, hoche la tête avant de fourrer son bec sous ses plumes pour les lisser.

Le téléphone sonne. Evelyn s'interrompt en plein mouvement, tétanisée devant l'appareil. Est-ce que c'est lui qui rappelle ? Pourquoi le ferait-il ? Il ne veut plus venir, c'est ça ?

– Pas question, dit-elle. Non, il doit venir. Il est obligé.

Elle tourne le dos au téléphone, va dans la cuisine en traînant des pieds, reste plantée au milieu de la pièce, tandis que les sonneries s'enchaînent. Elle en viendrait presque à souhaiter d'être sourde. Soudain une idée lui traverse l'esprit.

Aslaug, se dit-elle. Naturellement. Elle qui ne supporte pas d'être seule. Toujours à lui rebattre les oreilles avec ses enfants, ses petits-enfants. Ah, Aslaug en fera une tête quand elle lui apprendra la nouvelle !

Elle retourne au salon aussi vite qu'elle peut et décroche, mais à cet instant ça s'arrête de sonner.

– Bah ! fait-elle en se laissant tomber sur une chaise. De toute façon, je n'ai pas vraiment envie de lui parler.

Elle regarde par la fenêtre. Quelle belle lumière dehors, ce soir le ciel à l'horizon a des lueurs orangées. Certes, ce ne sont pas les vrais rayons du soleil, car ils n'arrivent pas jusqu'ici. Le soleil ne touche jamais ce côté de la colline d'Ekeberg. Mais elle peut voir ce qu'il éclaire en contrebas : les hauts immeubles, le ferry pour le Danemark. Un bandeau de ciel au-dessus, d'un bleu profond, automnal, très beau. Le lilas au premier plan, qui encadre

la vue sur la gauche, n'a jamais été aussi dense. Il penche de tout son poids sur la clôture blanche. Il n'a plus que des feuilles à présent, qui deviendront bientôt marron. Mais au printemps ça sera différent. Il y aura à nouveau des fleurs.

Car tout peut changer, se persuade-t-elle. Et le vert est la couleur de l'espoir. Le printemps finit toujours par revenir. Même s'il faut d'abord qu'il y ait l'hiver. Un hiver où le lilas est nu, où il reste seulement ce qu'il y a tout en dessous, à l'intérieur. Des branches vides qui essaient d'agripper quelque chose. Mais elles ne parviennent à saisir que le vent, la pluie, la neige glacée.

– C'est comme ça, dit-elle en essuyant une larme.

Puis elle prend le journal, tourne les pages à partir de la fin jusqu'à tomber sur la photo de l'homme jeune. C'est l'affiche de la pièce de théâtre : on n'y voit que son visage à *lui*, et à personne d'autre.

– Qui l'eût cru, dit-elle en hochant la tête. Dommage qu'il ait pris un nom d'artiste.

Elle soulève ses lunettes et tient le journal tout près de ses yeux. Bien sûr que c'est *lui*. Même si elle ne l'a pas vu depuis qu'il était tout petit. Seul un parent très proche pourrait avoir ce visage-là. Du reste, elle l'a déjà vu ailleurs, dans cette série à la télévision. Sur la guerre, comme par hasard. Une scène en hiver, dans une forêt. Son cœur s'était mis à battre très fort, ça lui avait coupé le souffle et elle avait dû se cramponner à son fauteuil, tellement la ressemblance était frappante. C'était comme s'il avait ressuscité. La corpulence. Le visage. Les couleurs. Les mêmes yeux et les mêmes cheveux foncés. Le teint doré. Jusqu'aux gestes qui auraient pu être les siens, et le sourire ! Personne n'est plus beau que lui. Que toi. Personne. S'il devait subsister le moindre doute, elle sera bientôt fixée : elle a un billet pour la représentation, elle l'a acheté il y a longtemps, et c'est pour demain. Déjà !

– Il lui ressemble encore plus que Wilhelm. Beaucoup plus.

Polly incline la tête.

– Et il ne le sait même pas. Ils ne le savent pas. Mais maintenant ils vont l'apprendre. Ils sauront de qui ils tiennent ces cheveux et ces yeux foncés. De qui ils descendent. Je ne peux pas emporter ça avec moi dans la tombe.

Elle jette un nouveau coup d'œil à la perruche.

– J'ai essayé de le dire à Wilhelm, il y a longtemps. Mais je n'en ai pas eu la force, tu comprends. Ce qui s'est passé, ce qu'ils ont fait. Ce que je...

Sa voix se brise.

– Allez, à quoi bon..., dit-elle en ravalant les sanglots qui lui remontent dans la gorge. J'ai seulement fait ce que tout le monde aurait fait à ma place.

Mais il va venir maintenant et elle en aura terminé avec tout ça. Elle va tout lui raconter.

– Wilhelm, mon garçon ! Il viendra parce qu'il se fait du souci pour sa vieille mère !

Elle ressent de la joie en disant ces mots. Comme s'il y avait en elle un petit cœur sucré en chocolat, enrobé dans du papier cellophane rouge. S'il est parti depuis si longtemps, *elle*, en tout cas, n'y est pour rien. Quand on déménage aussi loin que ça, quand on parcourt une telle distance, il peut se produire deux choses : soit on a tout le temps le mal du pays et l'on garde un contact étroit avec lui, soit on ne regarde pas une seule fois en arrière et on recommence tout à zéro.

– C'est bien sûr ce qui est arrivé à Wilhelm et à sa petite famille, dit-elle. Une fois partis, jamais ils ne se sont retournés.

Se retourner vers quoi ? Vu les métiers qu'ils avaient choisis, ils pouvaient aussi bien être en Amérique qu'ailleurs. Wilhelm en tant que jardinier, et Élise, cette fille aux cheveux blonds si pâles, vaguement artiste. En Amérique, mille possibilités s'offraient à eux, se persuade-t-elle en hochant la tête. Ici, rien ne les retenait.

Élise n'avait, à sa connaissance, même pas de famille ici. Sa mère devait être morte. Elle n'avait plus qu'un beau-père, un ivrogne qui se souciait d'elle comme de sa première chemise. Non, ils n'avaient plus qu'elle. Elle était leur plus proche parente. Bien qu'elle sût qu'ils ne la considéraient pas comme telle. La dernière année avant leur départ, ils n'avaient eu aucun contact. Aucun, depuis cet épouvantable anniversaire. Wilhelm n'était même pas passé pour dire au revoir avant de partir. Non pas qu'elle l'aurait souhaité. De fait, elle n'avait éprouvé aucun besoin de le voir après ce repas catastrophique. Mais, avec le temps, ils avaient commencé à lui manquer, c'est normal.

– Ils ont dû se faire de nouveaux amis, là-bas, soupire-t-elle. Encore que je vois mal comment ils ont pu prendre racine quelque part, vu tous les endroits où ils ont habité.

Elle ouvre la commode, sort la boîte à chaussures où elle range les cartes postales qu'elle a reçues au fil des ans. De simples cartes postales. Il n'écrivait pas grand-chose au dos. Il ne lui envoyait même pas sa nouvelle adresse. Il arrivait que ses lettres lui reviennent. Et puis, au bout d'un certain temps, lui parvenait une nouvelle carte, d'un nouvel endroit. Un signe de vie avec un *Holidays* imprimé. Avec même *Happy* devant. C'est ce qu'il lui souhaitait, naturellement. Car il l'aimait comme seul un fils peut aimer sa mère. Elle *était* une bonne mère et il avait de l'affection pour elle. Il *a* de l'affection pour elle. Elle en a maintenant la preuve.

Certes, elle a été un peu triste qu'il ne lui écrive jamais de longues lettres détaillées. Car ce qu'on peut écrire sur une carte postale reste assez limité. Il n'a jamais envoyé de photos non plus, et pourtant elle lui en avait demandé. « Montre-moi comment est Robin maintenant ! Comment va-t-il ? Qu'est-ce qu'il aime faire ? Je voudrais savoir ce qui lui ferait plaisir comme cadeau d'anniversaire ! » Elle a fini par comprendre qu'elle les

importunait, puisqu'il ne répondait jamais. C'était peut-être de sa part une forme de rébellion, due à son enfance un peu difficile. Car elle ne se cache pas que ça n'a pas été facile tous les jours. Il n'avait pas été un enfant facile, ça non. Quoi qu'il en soit, il pouvait se passer des années entre deux cartes postales, avant qu'elle ait de ses nouvelles, et chaque fois d'un endroit différent.

Mais, au fil du temps, ça fait une jolie pile de cartes postales. Et si un jour Aslaug lui balance qu'elle n'a aucun contact avec personne, elle les lui montrera. Et ça, c'est quoi, hein ? *Mon* fils, il voyage, lui ! *Mon* fils a vécu à New York et à Chicago ! *Mon* fils a habité là où les immeubles touchent le ciel ! Des immeubles comme tu n'en as jamais vu. Et ces montagnes rouges extraordinaires, hein ? *Mon* fils a été là-bas. Il les a vues, *lui*. Et regarde celle-là : t'as vu le désert ? C'est ici que poussent les vrais cactus ! *Mon* fils a habité tout près de là. Et regarde-moi ces chutes d'eau ! Les cascades norvégiennes, à côté, c'est du pipi de chat. Si ça, c'est pas avoir de contact, alors je ne sais pas ce que c'est !

Elle passe en revue les cartes, examine les timbres, les dates, les range dans l'ordre. *New York City, 1978. Concord, New Hampshire, 1983. Chicago, 1987. San Diego, California, 1991. San Antonio, Texas, 1995. Las Cruces, New Mexico, 2002. Pittsburgh, Pennsylvania, 2007.* Au fond, ce n'est pas la peine de montrer quoi que ce soit à Aslaug, puisqu'il va venir. Ça, ça vaut toutes les cartes du monde. Et Aslaug pourra le voir *en vrai*.

Elle ouvre la cage, attire Polly sur son doigt.

– Elle le verra pour de bon, en personne. Hé hé !

Polly grimpe le long de son doigt, s'arrête, fait des mouvements de tête d'avant en arrière.

– Tiens, et si l'autre pouvait *aussi* venir ? En même temps ? Ça, c'est une idée ! T'imagines, les voir tous les deux en même temps ?

Elle réfléchit. Elle pourrait lui envoyer une invitation, dans le



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013. N° 105352 ()
– *Imprimé en France* –